

James T. Farrell et le trotskysme, par Alan Wald 1 - 2

CLT, Numéro 47, janvier 1992

Deux familles d'hommes de lettres intéressés par la politique ont fait, dans les années soixante et soixante-dix, l'objet d'une attention toute particulière. La première compte les écrivains qui ont éprouvé de la sympathie pour la révolution russe et l'Etat Soviétique entre 1917 et 1939. La seconde regroupe ceux dont les tendances semi-fascistes sont montrées dans *The Reactionaries : A Study of the Anti-Democratic Intelligentsia* 3 de John Harrison, parmi lesquels, pour ne citer que les plus illustres, on trouve Ezra Pound, T.S. Eliot, D.H. Lawrence, et W.B. Yeats. Les excès, les contradictions et les revirements politiques apparents de ces derniers et d'auteurs du vingtième siècle, plus récents, ont incité Alfred Kazin à écrire en 1973, un pamphlet intitulé *The Writer as Political Crazy* (L'écrivain, détraqué politique)

Sans aucun doute, l'extrême gauche a eu son lot de dilettantes, d'égocentriques, et de naïfs apolitiques ballottés au gré des tourmentes des guerres et des révolutions, et au gré de la Grande Dépression. Toutefois, discréditer un certain nombre d'auteurs en leur reprochant d'être "détraqués" dans le domaine des idées politiques, risque de masquer le fait qu'en tant que groupe, les écrivains politisés ont exprimé les opinions d'importantes couches de la classe moyenne intellectuelle. En outre, une telle approche a tendance à minimiser ce qui, finalement, est à la source de la folie de l'époque : les systèmes sociaux face au chaos économique, à la concurrence, au soulèvement, et à la ruine.

Plus utile pourrait être une représentation qui mettrait l'accent sur le caractère hybride de la plupart des écrivains américains de gauche. Par comparaison avec les intellectuels révolutionnaires européens comme V.I. Lénine, Léon Trotsky et Rosa Luxemburg, dont la cohérence des théories est frappante, les écrivains socialistes américains font l'effet d'une aura de contradictions. En ce qui concerne les romanciers, on pense entre autres à la croyance de Jack London en la suprématie nordique, au puritanisme et au zèle désordonné d'Upton Sinclair, à Theodore Dreiser qui embrassa la religion et le parti communiste, la dernière année de sa vie. Pendant la crise des années trente, beaucoup d'écrivains américains de gauche firent leur un mélange cacophonique de visions morales utopistes, de foi en la raison digne du siècle des lumières, et de réactions pragmatiques sur le plan politique ; l'engagement de la plupart d'entre eux dans les mouvements politiques ouvriers fut superficiel et épisodique 5.

Ce que nous savons de James T. Farrell montre d'importantes différences. Le sérieux avec lequel Farrell a abordé la philosophie, l'histoire et la politique, a amené Murray Kempton à écrire dans *Part of Our Time* que "de multiples façons il (Farrell) était le jeune écrivain le plus instruit de son temps".6 L'engagement de Farrell dans le militantisme politique a fait partie intégrante de sa vie littéraire et intellectuelle "Je ne connais pas d'autre romancier, fût-il américain ou européen, dont les écrits se soient autant occupés de politique au jour le jour pendant aussi longtemps" se souvenait l'historien d'art Meyer Schapiro 7. J'ai, ailleurs, tenté de démontrer l'influence de l'engagement politique de Farrell sur son œuvre romanesque et critiques; j'entends ici me limiter à la récapitulation de son seul parcours politique et aux conclusions que l'on peut en tirer.

Farrell est l'un des nombreux écrivains et intellectuels américains qui, dans les années 30 et 40, furent diversement influencés par Léon Trotsky. Ces personnalités constituèrent un groupe hétérogène et cependant spécifique que l'on peut désigner sous le nom "d'intellectuels trotskystes". Parmi eux figuraient de nombreux critiques littéraires, journalistes, poètes, philosophes, historiens et romanciers de valeur. Plus d'un atteignit la notoriété dans son domaine. Il en résulta que l'expérience trotskyste (toute limitée et éphémère qu'elle ait pu être dans quelques cas individuels) eut une influence perceptible sur la culture américaine. Parmi les romanciers et poètes qui s'inscrivirent dans des partis ou groupes de jeunes trotskystes, on peut citer Saul Bellow, Isaac Rosenfeld, Harvey Swados, Bernard Wolfe, John Wheelwright, Harry Roskolenko et Sherry Mangan. Irving Howe, Dwight Macdonald, James

Burnham, Leslie Fiedler, Herbert Solow, George Novack, Felix Morrow, Harold Isaacs, et John McDonald **9** sont autant de journalistes, critiques et autres écrivains qui les rejoignirent.

Beaucoup plus nombreux sont ceux qui furent moins fortement sensibles à la personne et aux idées de Trotsky : Max Eastman, Sidney Hook, Edmund Wilson, Lionel Trilling, Diana Trilling, Norman Mailer, Mary McCarthy, Philip Rahv, William Phillips, F.W. Dupee, V.F. Calverton, John Dos Passos, Charles Rumford Walker, Lionel Abel, Louis Hacker, Harold Rosenberg, Elliot Cohen, Arthur Mizener, Meyer Schapiro, et Benjamin Stolberg entre autres. La plupart de ceux-ci ne s'intéressaient guère aux groupes politiques organisés sous le label du trotskysme et leur adhésion aux idées de Trotsky était très mitigée.

Voici brièvement l'histoire de ce courant intellectuel. Léon Trotsky fit sa première percée notable parmi les intellectuels américains de gauche dans les années vingt. Lorsqu'à la fin de cette décennie, Trotsky fut exilé d'Union Soviétique par la fraction stalinienne triomphante, des admirateurs tels que Mike Gold et Joseph Freeman lui retirèrent leur considération antérieure par soumission aux directives du Parti communiste. Mais Max Eastman acquit un renom international en même temps qu'il se voyait frapper d'ostracisme par la gauche communiste américaine, en prenant la défense du trotskysme et en traduisant les oeuvres de Trotsky.

Parallèlement, à la fin des années vingt et au début des années trente, apparut un groupe d'intellectuels marxistes indépendants qui collaborèrent avec le Parti communiste de la ville de New-York. Au début, ils crurent qu'ils pourraient influencer le parti communiste en le soutenant, mais ils entrèrent en conflit, de plus en plus ouvert avec la politique stalinienne (en particulier telle qu'elle était appliquée en Allemagne). Dans ce groupe composé essentiellement d'universitaires, on note principalement, Sidney Hook, qui jouissait d'un prestige intellectuel prodigieux dans les cercles de gauche. Son influence s'étendait jusque dans un cénacle de jeunes écrivains juifs qu'Elliott Cohen, futur éditeur de *Commentary*, avait rassemblé autour du *Memorah Journal*.

La rupture de ces intellectuels New-yorkais avec le Parti communiste fut annoncée publiquement en février 1934, dans une lettre ouverte critiquant sévèrement les désordres causés par le Parti communiste dans un grand rassemblement socialiste qui avait eu lieu à Madison Square Garden. Certains des collaborateurs du *Memorah Journal* rejoignirent l'organisation trotskyste (*The Communist League of America*) et d'autres travaillèrent avec eux au sein du *Non-Partisan Labor Defense Committee* (Comité Non-Partisan de défense ouvrière). Hook collabora étroitement avec les trotskystes à plusieurs occasions, mais il faisait plus nettement partie d'un courant, comprenant l'un des fondateurs du communisme américain, Lewis Corey (pseudonyme de Louis Fraina), Louis Hacker, James Rorty, V.F. Calverton et Meyer Schapiro, dont l'objectif principal devint la construction d'une opposition de gauche active aux staliniens.

Tels étaient les éléments constitutifs du mouvement d'intellectuels antistaliniens déjà en place lorsque James Farrell le rejoignit en 1936 et où le suivirent, un an plus tard, les éditeurs de *Partisan Review*. La cohésion du groupe et son influence, atteignirent leur apogée pendant la campagne contre les procès de Moscou (1936-38). Nombreux parmi ses membres furent ceux qui soutinrent le *Comité Américain de Défense de Léon Trotsky*. John Dewey - qui fut personnellement et sur le plan philosophique, un objet d'admiration pour les leaders du groupe - joua un rôle important en sa qualité de président de la Commission Préliminaire d'Enquête de ce comité. Mais l'alliance eut la vie brève : dans le sillage des procès se dressa le spectre de la guerre qui paraissait imminente et se produisit l'assassinat de Léon Trotsky lui-même. Presque tous les membres du groupe mirent leurs opinions en question avant la fin de la décennie suivante.

Farrell n'est pas du tout représentatif de ceux qui devinrent des intellectuels trotskystes et ce, pour trois raisons : ses origines irlandaises plébéiennes ; son combat personnel contre le catholicisme et son ascension rapide vers la célébrité au début des années 30 en tant qu'éminent représentant du roman

réaliste urbain. Dans de nombreux cas, les autres membres du groupe, outre le fait qu'ils avaient été formés par de célèbres universités de la côte Est, étaient issus des milieux immigrés juifs. Rares sont ceux parmi eux qui, avant les années quarante, se firent remarquer hors du monde universitaire ou du monde des professions libérales. La plupart de ceux qui, finalement, écrivirent des romans, qu'il s'agisse de membres du groupe lui-même ou de gens gravitant autour de lui, ne prirent pas les gens ordinaires comme sujet, ni non plus le réalisme-naturalisme comme technique et vision.

Néanmoins, Farrell partagea avec le groupe ses traits les plus déterminants. Dans les années vingt, parallèlement aux innovations techniques expérimentales de Joyce, Hemingway et autres adeptes du modernisme littéraire, il intégra parfaitement aussi le pragmatisme philosophique de John Dewey. De plus, au milieu des luttes politiques des années trente, Farrell partagea l'attachement d'autres personnalités du groupe envers Léon Trotsky en tant que champion prométhéen de la vérité, qu'allié d'une exceptionnelle richesse de pensée dans la résistance aux pressions stalinienne comme à celles du mercantilisme littéraire, et en tant que critique autorisé de la politique communiste (en particulier en Allemagne, en Espagne et en ce qui concerne le Front populaire). En deux points importants cependant, Farrell se différencie du gros des membres du groupe : il collabora avec les trotskystes américains plus ouvertement et de façon plus cohérente que ses contemporains, et il persévéra dans ses convictions marxistes plusieurs années de plus qu'eux.

Farrell lut *Littérature et Révolution* de Trotsky pour la première fois, alors qu'il était à Paris, en 1931-32. En 1934, s'étant joint à la colonie d'artistes et d'écrivains de Yaddo, il étudia la traduction de l'Histoire de la Révolution Russe de Max Eastman. En même temps, Farrell fit la connaissance de George Novack, jeune responsable du monde de l'édition. Novack avait été étudiant en philosophie à Harvard ; à New York, sous l'influence de Hook et du groupe *Menorah*, il rejoignit les rangs des trotskystes. Cette relation et les lectures qu'il fit ne furent pas décisives mais elles établirent des ponts en direction du trotskysme, que Farrell allait finir par franchir au fur et à mesure que ses expériences politiques se multipliaient.

En apparence Farrell fit partie du camp des sympathisants communistes durant l'année et demi qui suivit. Mais dans les articles qu'il écrivit dans *Partisan Review* (organe, à l'époque, du *Club John Reed*), *New Masses*, *The Nation* et dans le discours qu'il prononça en 1935 au *First American Writers Congress* (Premier congrès des écrivains américains), il ne cessa de s'opposer à la subordination de la littérature à la politique, prônée par ses compagnons. Les tensions accumulées au fil de ces polémiques atteignirent leur point de rupture lorsqu'il fit paraître *A Note on Literary Criticism* en juin 1936.

A Note on Literary Criticism prenait part à un débat littéraire de gauche qui avait cours à ce moment-là, bien que les arguments de Farrell fussent essentiellement la prolongation marxiste de son évolution intellectuelle antérieure. L'argumentation centrale du livre (qui distingue l'aspect esthétique de l'art de son aspect utilitaire) était directement inspirée par Mead, Dewey et D.H. Prall. Néanmoins, l'optique d'ensemble du livre était conforme à l'esprit de *Littérature et Révolution* de Trotsky. George Novack lut l'intégralité du manuscrit avant sa publication et ensemble, Farrell et Novack discutèrent de la tactique à suivre pour sa présentation [11](#).

En automne 36, Farrell était déjà connu comme défenseur acharné de l'innocence de Trotsky à l'occasion des procès de Moscou et comme membre actif du Comité exécutif du *Comité Américain de Défense de Léon Trotsky* (Novack devint secrétaire de cet organisme ; il apparaît, sous les traits du personnage de Joseph Benton dans la nouvelle de Farrell : *Tom Carroll* [12](#)). Au printemps 37, Farrell accompagne John Dewey à Coyoacán au Mexique, pour assister aux célèbres auditions qui lavèrent Trotsky des infâmes accusations portées contre lui par Staline.

Lorsqu'il rentra à New York, Farrell lança une polémique contre le second Congrès des écrivains américains. Il soutint également la réorganisation de *Partisan Review* sur une base anti-stalinienne. Plusieurs années après, il rejoignit *Dwight McDonald* et d'autres personnalités, pour fonder la *League*

for Cultural Freedom and Socialism (Société pour la Liberté Culturelle et le Socialisme) dont le but était de faire concurrence à la *League of American Writers* (Société des Ecrivains Américains) qui avait été fondée par les communistes.

En dernier ressort, Farrell doit son attirance pour le trotskysme à toute une série d'analyses politiques. Mais le fait est que Trotsky défendait une nouvelle perspective pour les écrivains et les artistes, à une époque où les communistes tentaient d'opérer une reconversion gênante dans leur politique culturelle, passant de la propagande sectaire de la "troisième période" à l'alliance de "Front populaire" avec des auteurs à succès ou ayant déjà un nom, de tendance libérale. Comme Farrell, Trotsky appelait à ce que l'on mette un terme aux jugements artistiques reposant sur des critères autres que littéraires. Une telle attitude poussa sans nul doute Farrell et d'autres écrivains à prendre le trotskysme plus au sérieux.

Toutefois, l'alliance politique de Farrell avec l'organisation trotskyste (qui s'appelait alors *Socialist Workers Party*), resta limitée. Lorsque les éditeurs trotskystes Max Shachtman et James Bumham firent paraître leur provocant article "Intellectuals in Retreat" (des intellectuels qui battent en retraite) dans *New Internationalist* en janvier 1939, Farrell fut surpris de voir son nom mêlé à une liste de noms d'intellectuels qui abandonnaient le marxisme révolutionnaire. (Farrell se souvient qu'après avoir lu l'article, il demanda aux auteurs pour quelle raison ils avaient joint son nom à la liste et ceux-ci ne surent dire pourquoi)¹³.

A peine un mois plus tard, Farrell assistait en spectateur à une contre-manifestation menée par les trotskystes contre un rassemblement nazi qui avait lieu à Madison Square Garden. A la suite de ces événements, Farrell écrivit une lettre ouverte de protestation au maire La Guardia, exigeant qu'il explique pourquoi la police avait attaqué la contre-manifestation et protégé les nazis. Farrell mettait l'accent sur le fait qu'une telle politique qui consistait à réserver "la protection de la police aux fascistes et les matraques aux anti-fascistes" rappelait certains événements qui s'étaient passés en Allemagne et en Italie ¹⁴. Ce sont ses pensées sur les sources latentes du fascisme américain qui sont à l'origine de sa nouvelle *Tommy Gallagher's Crusade* (La Croisade de Tom Gallagher).

En automne 39, Farrell suivit la controverse qui éclata au sein du parti trotskyste entre partisans de James Cannon et partisans de Max Shachtman. Ce dernier, mettait en avant des points de désaccord, sur le plan théorique et pratique, concernant le caractère social de l'Etat soviétique et du régime aux commandes ; le débat recouvrait également des questions d'organisation et des questions philosophiques. Les clivages s'établirent nettement, en particulier sur la question de savoir si l'Union Soviétique restait ce que Trotsky avait qualifié "d'Etat ouvrier souffrant de déformation bureaucratique", ou s'il ne s'agissait pas de quelque nouvelle forme de société de classes.

Farrell eut ses propres doutes pendant toute la fin des années trente sur la nature sociale de l'Etat soviétique pendant la période stalinienne. Mais il ne savait pas exactement comment la définir et il hésitait à accepter la démarche proposée par la faction rebelle de Shachtman. Farrell avait aussi des opinions peu orthodoxes sur la méthode marxiste :

*"Concernant les querelles d'ordre philosophique (se souvint plus tard Farrell), je n'ai jamais accepté le matérialisme dialectique en tant que philosophie authentique... Je n'ai jamais aimé Matérialisme et Empiriocriticisme de Lénine. Cet ouvrage souffre de ce qui manque à la théorie de la connaissance fondée sur les corrélations. Ce n'est pas directement par l'étude de Marx que j'ai commencé à aborder la question du matérialisme dialectique. J'avais lu des quantités de textes philosophiques avant, et j'ai trouvé que ces aspects du marxisme ne rimaient tout simplement à rien."*¹⁵.

Mais en dépit de ces désaccords, c'est à la fraction de Cannon que Farrell resta le plus étroitement lié. 1940 fut l'année de l'assassinat de Trotsky à Mexico par un agent stalinien. Cet événement porta un coup terrible au moral de la gauche anti-stalinienne. Il se produisit moins d'un an après la signature du pacte

Staline-Hitler et l'invasion soviétique de la Pologne à la fin de l'année 1939. Maints sympathisants communistes et bon nombre d'intellectuels du parti avaient alors leur propre mouvement. A la suite du pacte, les querelles de fractions au sein du parti trotskyste firent plus que jamais rage et aboutirent en avril 1940 à une grave scission. Le *Socialist Workers Party*, avec Cannon à sa tête, resta fidèle aux positions de Trotsky, tandis que le *Workers Party* (Parti Ouvrier), avec Shachtman pour dirigeant, était fondé et se proposait de rivaliser avec le premier.

Le meurtre de Léon Trotsky se produisit le 21 août 1940. Ce jour-là Farrell était dans un hôpital de New York, se remettant d'un anthrax qu'on venait de lui ouvrir. Lorsque les nouvelles du soir furent données à la radio, Farrell fut si perturbé qu'on dut lui administrer un calmant pour le faire dormir. *"Le meurtre atroce de Léon Trotsky, me met dans un état éprouvable"* écrivit-il à sa sœur Mary le 26 :

*"C'est une perte énorme et tragique, surtout en ce moment. Nous avons besoin de Trotsky. Ce meurtre, entre parenthèses, est bien la preuve que je n'exagérais pas, toutes ces années, lorsque j'essayais de dire aux gens ce qu'est le stalinisme. Ce meurtre est la démonstration de ce qu'il est : du gangstérisme politique et criminel aussi infect que le fascisme lui-même. Ce crime n'a pas de nom. Aucun mot ne peut le décrire. J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de massue sur la tête, d'avoir mal, d'en vouloir à la terre entière, d'être dans une rage qui ne sert à rien. C'était le plus grand de nos contemporains et ils l'ont assassiné, et qui plus est, le gouvernement des Etats-Unis a peur de ses cendres. Seigneur! "***16**

Les hommages qu'à l'époque, Farrell rendit à Trotsky et qui parurent dans la presse du camp Cannon et du camp Shachtman, ainsi que dans *Partisan Review*, rendaient compte des aspects particuliers de la vie et de la pensée de Trotsky qui avaient le plus compté pour Farrell. Tout en reconnaissant qu'il n'était pas un disciple de Trotsky *"au sens strict et littéral du terme"*, Farrell décrivait la séduction intellectuelle considérable qu'avait exercée Trotsky sur lui :

*"J'ai subi son influence. Le Vieux a éduqué quelques-uns des membres de ma génération; je suis l'un de ceux qu'il a éduqués. Sans ses écrits, je serais différent de ce que je suis, et je penserais autrement. A présent, les points sur lesquels on n'était pas d'accord avec lui, perdent de leur importance. On voit sa grandeur, l'inspiration que l'on retient de sa vie même, de son combat jamais découragé, et de ses brillants écrits. Léon Trotsky était un révolutionnaire immense, un écrivain immense, un homme immense, un souffle immense."***17**

Dans *Partisan Review* où il se livra à la réflexion la plus fouillée, il mit l'accent sur les qualités de force et de courage personnels de Trotsky. C'étaient précisément ces qualités dont Farrell lui-même avait fait usage dans sa lutte pour se libérer des chaînes de l'ignorance et de la religion, dans les années 20, pour s'opposer aux staliniens et à l'alliance staliniens-libéraux au début et à la fin des années trente. A présent, il faisait appel à elles pour combattre l'hystérie guerrière montante : *"La vie de Léon Trotsky est l'une des grandes tragédies de l'histoire moderne. Mettant en lice son intelligence et sa volonté contre les dirigeants despotiques d'un grand empire, pleinement conscient du pouvoir, des ressources, de la ruse et de la cruauté de son ennemi, Trotsky avait une seule grande arme à sa disposition : ses idées."***18**

Farrell trouva en Trotsky l'inspiration et le courage, qui allaient lui être tout particulièrement nécessaires dans la décennie à venir. Les intellectuels de gauche opposés à la nouvelle guerre étaient réduits à une poignée. Ils comprenaient Farrell, Meyer Schapiro, Mary McCarthy et Edmund Wilson (retiré loin du monde), Clement Greenberg, Dwight Macdonald et les pacifistes regroupés autour Politics, C. Wright Mills, quelques social-démocrates, et des quelques personnes qui continuaient à adhérer aux partis trotskystes (comme Novack, Felix Morrow, et le jeune Irving Howe). Outre les attaques personnelles dont Farrell était constamment l'objet en raison de cette prise de position impopulaire, ses romans étaient sans cesse soumis à la réprobation non seulement du Front populaire fondé sur l'alliance staliniens-libéraux, mais aussi de la censure du gouvernement fédéral, à Chicago (en 1944) et à Philadelphie (1948).

De plus, au cours des années quarante, Farrell, allait être confronté à une série de tragédies personnelles : la mort de sa mère, la naissance d'un fils arriéré (son premier fils, Jean, était mort à l'âge de cinq jours), la dissolution de son second mariage, et un incendie grave dans son appartement, qui détruisit le manuscrit de deux romans, une étude de la littérature irlandaise de quatre-vingt pages, un livre sur la censure, et la plus grosse partie de la *Death Fantasy* qui avait été omise dans la version parue de *Judgement Day* (Jugement dernier). Finalement, cette décennie allait voir se produire aussi la rupture totale et amère de Farrell avec les camps Cannon aussi bien que Shachtman, avec lesquels il avait des liens personnels et politiques depuis presque quinze ans.

En automne 41, les toutes premières victimes de la Loi Smith passèrent en jugement. Le célèbre "*Procès de Minneapolis*" fut le premier cas de l'histoire américaine de poursuites judiciaires fédérales pour reddition, en période de paix. Les inculpés étaient des trotskystes du *Socialist Workers Party*, et les membres du syndicat des camionneurs de la section 544 de Minneapolis. Leurs partisans soutinrent que le procès était une machination du gouvernement Roosevelt et faisait partie de ses préparatifs de guerre.

Prenant la défense des accusés, Farrell se fit remarquer comme président du *Civil Rights Defense Committee* (C.R.D.C.) (Comité de défense des droits du Citoyen). Novack était secrétaire du comité, John Dos Passos et Carlo Tresca en étaient vice-présidents. (Le 12 janvier 1943, Tresca fut assassiné, probablement par des fascistes, ou par des tueurs de la mafia anti-syndicaliste. L'hommage de Farrell à Tresca fit la une du journal trotskyste *The Militant*) 19.

Le bureau national du C.R.D.C. comprenait les professeurs Joseph Warren Beach, Warrenk. Billings, John Chamberlain, John Dewey, W.E.B. Dubois, Waldo Frank, Clement Greenberg, Mark Dewolfe, Irving Howe, Margaret Marshall, F.O. Matthiessen, Mary McCarthy, William Phillips, Philip Rahv, James Rorty, Marx Shachtman, Meyer Schapiro, Charles Rumford Walker, Edmund Wilson, et bien d'autres. *L'American Civil Liberties Union* et le *Workers Defense League* approuvèrent aussi officiellement son action.

Farrell exprima avec force ses convictions sur l'affaire dans *Our Fight to Free the Eighteen* (Notre lutte pour libérer les dix-huit), préface qu'il donna à un recueil des biographies de ceux qui furent envoyés en prison dans les derniers mois de l'années 43. Farrell y qualifiait le procès ouvrier de Minneapolis de "*grand procès des temps de guerre actuels, mettant en cause les droits des travailleurs et la liberté d'expression.*" Il constatait que le *Smith Act* était en "*pure contradiction*" avec le *Bill of Right* et lançait cet avertissement : "*Cette attaque contre les travailleurs, cette répression des idées socialistes, et cet emprisonnement de socialistes, fraie la voie à la réaction fasciste, même si c'est un gouvernement qui se proclame ennemi du fascisme, qui en a pris la décision.*" 20

En plus de son travail de romancier et de son engagement dans les activités du C.R.D.C., Farrell se fit l'ardent défenseur de deux causes pendant les années de guerre ; d'abord, au sein de l'extrême-gauche, il fit campagne pour une position nette contre la guerre, contre le capitalisme, ce qui donna lieu tout particulièrement à une polémique avec Sidney Hook et Max Eastman. Deuxièmement, il dénonça et repoussa ce qu'il estimait être les tendances réactionnaires des intellectuels partisans de la guerre. Cette seconde campagne s'échelonna sur les années 41 et 42 dans trois articles : "*The Faith of Lewis Mumford*" (Le Credo de Lewis Mumford) "*On the Brooks-Mac Leish Thesis*" (A propos de la thèse Brooks-Mac Leish) et "*Literature and Ideology*" (Littérature et Idéologie). Il la résuma ensuite dans *The Frightened Philistines* (Les Philistins effrayés) à la fin de l'année 1944. 21

Les œuvres de critique littéraire de Farrell pendant les années quarante touchaient aux domaines suivants : le rôle de l'écrivain et de l'intellectuel révolutionnaire; l'extension de la théorie marxiste à la compréhension de la littérature, l'examen de divers livres récents; une série de critique de romans classiques. Pourtant, comme le fit remarquer Farrell dans la préface à *The League of Frightened Philistines* (recueil qui, en 1946, rassembla un grand nombre de ses anciens articles), l'unité de tels écrits

résidait dans le fait qu'ils *exprimaient "une lutte constante pour une perspective plus claire et une meilleure orientation."*²²

Cette dernière phrase fait nettement écho à Trotsky qui écrivait : *"L'art, la culture, la politique, ont besoin d'une nouvelle perspective. Sans elle, l'humanité n'évoluera pas."*²³ Mais on retrouve l'influence indirecte du marxisme de Trotsky dans toute la pensée et l'œuvre critique de Farrell. On la sent surtout dans l'acharnement qu'il met à défendre son point de vue, dans l'utilisation hardie et pleine d'humour qu'il fait de la métaphore, dans son respect et sa recherche d'une méthode et d'une théorie (avec comme but la possibilité), dans son internationalisme politique et culturel, dans sa lutte pour faire entrer dans son œuvre tous les aspects de la réalité humaine et pour mettre cette œuvre en accord avec sa vie et ses croyances, et dans l'aptitude de Farrell à pénétrer jusqu'à la racine et à la signification sociales des phénomènes humains, historiques et culturels.

L'orientation politique de Farrell ne resta pas statique pendant toute la décennie quarante. Le début de ces années le montre en train de se préparer politiquement, devant la menace de l'holocauste guerrier, en adoptant un point de vue plus critique vis à vis de ses alliés intellectuels de la gauche anti-stalinienne (essentiellement liée à *Partisan Review*). Il évolua de nouveau et réaffirma son marxisme révolutionnaire et sa qualité de sympathisant du mouvement trotskyste envers lequel il gardât son indépendance, paraissait sérieuse. Selon George Novack, ces rapports étaient jusqu'à un certain point mutuellement souhaitables :

« Ce n'est qu'une seule fois, en 1944, qu'il (Farrell) proposa vraiment d'adhérer (au *Socialist Workers Party*). Il avait été mutuellement presque admis depuis le début de notre association que c'était en restant non-membre qu'il était le plus précieux, lorsqu'il polémiquait contre les stalinien et prêtait son concours à notre mouvement tout en continuant d'écrire son œuvre."²⁴

Mais vers le milieu des années quarante, les divergences de Farrell avec le *Socialist Workers Party*, dirigé par Cannon, s'accrurent. Farrell n'était pas assez impliqué dans les affaires internes du parti pour faire réellement partie d'aucun camp particulier, mais il eut certaines des réactions, devant certains éléments, et certaines des inquiétudes, de la tendance dissidente Goldmam-Morrow qui apparut en cette même période. En fin de compte, Farrell, comme la plupart des membres de ce groupe, se tournèrent alors vers le *Workers Party* de Shachtman.

Au printemps 44, Farrell soumit une assez longue lettre ouverte à la rédaction de la revue du *Socialist Workers Party, Fourth International*. Il écrivait pour protester contre le contenu de deux des articles précédents de la revue. Farrell énumérait un assez grand nombre d'exemples dans lesquels il croyait que les rédacteurs avaient utilisé des méthodes « *indignes du marxisme* », et il concluait :

« *Il est de notoriété publique, que je ne suis pas membre de votre parti. Mais j'ai collaboré avec vous dans des affaires il s'agissait de défendre des droits. J'ai exprimé ma solidarité avec vous. Les occasions n'ont pas manqué où j'ai clairement fait comprendre à Max Shachtman et à ses collaborateurs que je n'étais pas d'accord avec la théorie du collectivisme bureaucratique. Le fait de m'être ainsi comporté me donne d'autant plus impérativement le sentiment qu'il est de mon devoir de vous envoyer cette lettre de protestation. Je crains que, si des articles comme les deux dont il est question continuent à paraître, ils n'aient comme seul effet de faire du mal et non du bien. Un sentimentalisme grossier, une intransigeance, ces attitudes sont toutes dangereuses. Je les considère comme indéfendables.* »²⁵

La *Fourth International* refusa de publier la lettre de Farrell ; les directeurs de publication crurent qu'elle était un moyen, ou pouvait être utilisée comme un moyen de faire intervenir Farrell de l'extérieur, dans la querelle interne entre les partisans de Cannon et le camp Goldman-Morrow (le groupe Goldman-Morrow avait non seulement exprimé des doutes sur la possibilité de soulèvement en Europe, après-guerre, mais avait porté des accusations semblables à celles que portait Farrell dans sa lettre). La

tendance Goldman-Morrow dénonça ce refus en le qualifiant d'acte de répression, mais les dirigeants du *Socialist Workers Party* se contentèrent de publier la lettre de Farrell dans leur *Internal Discussion Bulletin* (Bulletin de discussion interne). Après plusieurs mois d'attente, Farrell donna le feu vert au *New International* du *Workers Party* et à la revue *Politics* de Dwight Macdonald, dans lesquels la lettre parut en décembre et novembre 1944. Dans *Politics*, Farrell fit précéder la lettre d'un exposé vigoureux dans lequel il prenait la défense du léninisme et critiquait les conceptions de Macdonald.

La réaction du camp majoritaire de Cannon fut brutale et il n'y alla pas par quatre chemins. L'essentiel des remarques personnelles de Cannon, publiées dans *l'Internal Discussion Bulletin* sous le titre « *An insult to the Party* » (Une insulte envers le parti) était que : le parti était constitué de révolutionnaires professionnels qui devaient résoudre leurs propres problèmes; les particuliers comme Farrell, « *dont les principaux intérêts et occupations étaient ailleurs* », n'étaient pas qualifiés pour donner des leçons aux professionnels. Cannon, en fait, mettait Farrell dans le même sac que Macdonald, « *le type parfait de ces Alice au Pays des Merveilles de la politique* »²⁶

Les commentaires de Cannon eurent bientôt fait le tour de la gauche antis-talinienne et, en juillet 46, *Politics* en publia des extraits accompagnés des observations de Dwight Macdonald accusant Cannon et son parti de n'être qu'une autre variante du stalinisme :

« *Depuis des années (écrivait Macdonald) James T. Farrell est un sympathisant trotskyste loyal et dévoué. Bien que personnellement je trouve qu'il a été trop loyal, en ce sens qu'il aurait dû être plus méfiant vis à vis de cette idéologie anti-démocratique dont il expérimente à présent lui-même les effets, on ne peut qu'admirer le courage moral avec lequel il est fidèle à ses convictions socialistes révolutionnaires alors que la plupart des autres intellectuels américains les ont abandonnées. Lorsque les dirigeants du Socialist Workers Party furent persécutés si honteusement par le ministère de la justice, Farrell mit non seulement son prestige littéraire au service du comité de défense qu'il présidait, mais il donna beaucoup de son temps et de sa peine pour lui, intervenant oralement, écrivant des pamphlets, entretenant des correspondances. Par sa lettre à Fourth International il voulait manifestement se montrer amicalement critique, et non mettre fin à des relations politiques. Non seulement Fourth International a refusé de faire paraître sa lettre, mais l'on voit à présent le patron du parti (Cannon) considérer que Farrell a insulté le parti en se permettant de lui écrire. Résultat : « Farrell a reporté sa sympathie sur le groupe concurrent de Shachtman, le Workers Party »*²⁷.

Le mois suivant, *New International* (journal du *Workers Party* de Shachtman) consacra à son tour son article d'intérêt général à la querelle Farrell-Cannon, reproduisant non seulement les commentaires de Cannon, mais une réponse d'Albert Goldman (qui, à l'origine, était paru dans *l'Internal Discussion Bulletin* du *Socialist Workers Party*. Goldman décrivait Farrell comme « *un défenseur courageux et dévoué du mouvement trotskyste* » et « *un marxiste cultivé* » qui avait « *étudié et lu autant d'ouvrages de théorie marxiste que certains des membres dirigeants du (Socialist Workers) parti* ». Par conséquent il aurait dû réserver le meilleur accueil aux opinions de Farrell sur les questions politiques, et Goldman dénonçait l'idée que la politique était le domaine réservé des professionnels du parti, comme une idée stalinienne manifeste ²⁸.

L'opinion des partisans de Cannon fut néanmoins tout à fait différente : ils se mirent dans l'idée que la collusion de Farrell avec Goldman Morrow et Shachtman indiquait en fait qu'il commençait à quitter le marxisme et le trotskysme et qu'il amorçait un virage à droite déjà opéré par la plupart des intellectuels dont le radicalisme politique s'était ramolli.²⁹

Farrell démissionna en tant que président du C.R.D.C. entre le moment où on lui refusa la publication de sa lettre originelle dans le *Fourth International* et celui où elle parut dans d'autres revues. Sa lettre de démission datée du 12 octobre 1945 fut envoyée à George Novack. Bien que Farrell acceptât de rester membre du C.R.D.C. lui-même, il expliquait que le Comité n'avait pas mené d'action depuis le début de

l'hiver 45, moment où les derniers inculpés du procès de Minneapolis étaient sortis de prison. Farrell proposait sa collaboration dans le cas de procès futurs.³⁰ Entre temps les articles littéraires de Farrell commençaient à faire presque régulièrement la une de *New Internationalist* de Shachtman.

Au printemps 46, Farrell participa à un débat intitulé « *New Road* » (Voies nouvelles) qui s'ouvrit dans la revue *Politics*. Il y défendit la position du marxisme révolutionnaire. En réplique à Macdonald, Farrell, prenant la défense du léninisme, démontra que contrairement à l'accusation qui était portée contre ce dernier, il n'était pas dans sa logique de conduire au stalinisme ; et il invoquait de nouveau une idée exprimée par Trotsky selon laquelle la tendance à se cacher derrière des valeurs humaines abstraites pouvait être utilisée pour dissimuler un recul politique (chose qui, selon Farrell, se produisait chaque mois dans *Politics*). Quant à Macdonald il défendait ses propres revirements politiques, qui étaient nombreux, arguant qu'ils étaient préférables à la foi de Farrell en un système. ³¹

Deux années plus tard seulement, en avril 1948, Farrell, tout comme Albert Goldman, annonça ce qui était de fait une rupture avec le groupe Shachtman sur la question du plan Marshall. Dans une lettre au journal de Shachtman, *Labor Action*, Farrell exposa son désaccord avec l'opposition du Workers Party au plan, faisant ressortir que ce qui primait c'était la lutte contre le stalinisme et que la reconstruction capitaliste de l'Europe Occidentale valait mieux que pas de reconstruction du tout : « *Seules la richesse et la puissance américaines font obstacle à l'expansion stalinienne.* » ³²

Au cours des mois suivants, Farrell devint président des « *Independent Voters for Norman Thomas* » (Electeurs indépendants appelant à voter pour Norman Thomas), organisme dont faisaient partie Daniel Bell, Van Wyck Brooks, Babette Deutsch, Irwin Edman, Erich Fromm, Sidney Hook, Harold Isaacs, C.Wright Mills, William Phillips, Philip Rahv, Meyer Schapiro, Edmund Wilson, et Bertram D.Wolfe. Dans son appel à Albert Einstein l'invitant à soutenir Thomas plutôt que Henry Wallace, Farrell déclara haut et fort que le Parti socialiste était le moyen d'ériger « *une troisième force entre le stalinisme et le capitalisme.* » ³³

La rupture de Farrell avec les trotskystes fut totale et assurément amère. En octobre, il défendit Norman Thomas contre les critiques qui lui étaient faites par le *Socialist Workers Party*. La nouvelle de Farrell *The Renegade* (Le renégat), avec ses portraits peu flatteurs de Cannon et Novack, était encore plus mordante dans ses récriminations.³⁴

Le discours de Farrell, *Truth and Myth America* (Vérité et Mythe concernant l'Amérique), qui fut publié, soutenait l'idée que les Américains étaient devenus « *les héritiers de la civilisation occidentale* » et que seule la richesse et la puissance américaine protégeaient la liberté en Europe de l'Ouest ». ³⁵ Au milieu des années 50, Farrell s'adressa simultanément aux groupes de Cannon et de Shachtman dans les pages du *New Leader* et les ridiculisa en prétendant qu'elles souffraient de ce que Trotsky avait appelé : « *Un défaut d'accord entre le subjectif et l'objectif* ». ³⁶

Les caractéristiques uniques dont la combinaison eut pour effet de créer l'esprit et l'œuvre littéraire de James T. Farrell, n'empêchent pas que l'on en vienne à la conclusion que l'évolution de l'homme et son développement sont typiques du cercle des intellectuels trotskystes de l'époque. Il est exact que Farrell accéda à la scène littéraire new-yorkaise à sa façon spécifique, et qu'il refusa obstinément de se laisser vaincre par les forces historiques qui démontèrent la majorité de ses contemporains et les détournèrent de la voie révolutionnaire plusieurs années avant lui. Toutefois, comme on l'a déjà indiqué, il existait de nettes similitudes intellectuelles et politiques entre Farrell et ce cercle, entre autres la nature de ses origines intellectuelles dans les années vingt et son attitude envers Trotsky dans les années trente.

On peut résumer l'interaction de ces divers traits en affirmant que chez Farrell, comme chez la plupart des autres membres de ce cercle, existait un conflit intellectuel entre les idées du pragmatisme libéral qu'ils avaient fait leurs dans les années vingt, et les conclusions politiques révolutionnaires que

semblaient exiger la Grande Dépression et les événements des années trente. Leurs très importantes expériences intellectuelles des années vingt, qui leur donnèrent l'esprit critique voulu pour résister à l'appel du mouvement communiste, contribuèrent également à les empêcher de souscrire totalement au programme trotskyste. Même Farrell qui alla bien plus loin que la plupart des autres membres de ce cercle, dans son adhésion à la perspective politique de ce programme, resta néanmoins un penseur pragmatique dans la tradition des Dewey et Mead. Du début à la fin il rejeta la philosophie marxiste.

Pour la plupart des membres du groupe, ce sont les personnalités de John Dewey et Léon Trotsky qui symbolisèrent la progression libérale des années vingt, (auquel on identifia le pragmatisme), et le marxisme révolutionnaire des années trente. D'un point de vue philosophique, Hook, Farrell, et d'autres, aspiraient à réconcilier le Deweyisme et le marxisme d'une façon ou d'une autre. Il ne fait aucun doute que la cohésion du groupe et son influence politique connurent leur apogée pendant la campagne contre les procès de Moscou, lesquels rassemblèrent Dewey et Trotsky dans l'action, même si ce ne fut que pour une courte période.

Mais l'alliance entre le pragmatisme libéral, conception qui finalement trouve ses racines dans la révolution démocratique bourgeoise, et le marxisme révolutionnaire très solidement ancré dans la révolution russe, ne dura pas. En fin de compte, ce fut en grande partie en réévaluant la révolution russe que le groupe remit en question le projet révolutionnaire. Pour certains, ce fut la désillusion consécutive aux procès de Moscou, qui déclencha la réévaluation ; pour d'autres l'invasion de la Pologne et de la Finlande qui l'entraîna, et, pour Farrell, elle fut essentiellement causée par son inquiétude devant l'expansionnisme soviétique d'après-guerre.

Notes :

1. Texte paru dans *Twentieth Century Literature*, Vol. 22, février 1976.
- 2 Traduction de Janine Bauduin
3. John R. Harrison, *The Reactionaries : A Study of the Anti-Democratic Intelligentsia*, New York : Schocken, 1968. Voir également : Irving Howe, *"Beliefs of the Masters"*, *Decline of the New*, New York, Horizon, 1970, pp.34-42; George A. Panichas, *"The Writer and the Society : Some Reflections"*, *The Politics of Twentieth Century Novellas*, ed. George Panichas, New York, Apollo, 1974; Philip Rahv, *"An Open Secret"*, *Literature and the Sixth Sense*, Boston : Houghton Mifflin, 1970.
4. Alfred Kazin, *"The Writer as a Political Crazy"*, *Playboy*, n°6, juin 1973, pp.107-08,136,206-09.
5. Bien sûr, de nombreuses tentatives ont été faites pour expliquer les raisons de cet engagement. Deux parmi les meilleures : David Cate, *The Fellow-Travellers : A Postscript to the Enlightenment*, New York : Macmillan, 1973; George Novack, *"Radical Intellectuals in the 1930s,"* *International Socialist Review*, 29, n°2, 1968, 21-24.
6. Murray Kempton, *Part of Our Tinte*, 1955, New York, Delta, 1967, p.128.
7. Lettre de Meyer Schapiro à Alan Wald, 7 août 1974,
8. Voir Alan Wald, *antes T. Farrell : The Revolutionary Socialist years*, Thèse de l'Université de Californie, Berkeley, 1974. New York University Press, 1978.
9. Wolfe, Roskolenko, Howe, Macdonald, Fielder, et Novack ont tous écrit des mémoires sur leur période militante. J'ai obtenu des informations sur les autres à travers la correspondance qu'ils ont eu avec leurs contemporains.
10. Certains parmi cette liste peuvent bien nier qu'ils furent *"trotskystes"* dans aucun sens du mot. Je pense néanmoins que l'on peut démontrer qu'ils ont tous eu des liens avec un courant intellectuel doté d'un certain type général de caractéristiques, l'une d'entre elles étant l'attitude envers Trotsky décrit dans cet article.
11. Interview avec Farrell, novembre 1973.
12. James T. Farrell, *Judith and Others Staries*, Garden City, N.Y.: Doubleday, 1973, pp.261-338 .
13. Interview avec Farrell, novembre 1973.

14. *Socialist Appeal*, 20 février, 1939.
15. Interview avec Farrell, novembre 1973.
16. Cette lettre se trouve dans la Collection Farrell à l'Université de Pennsylvanie.
17. *Socialist Appeal*, 7 septembre 1940.
18. *Partisan Review*, septembre-octobre 1940, p. 388-90.
19. *Militant*, 16 janvier 1943. Voir également l'article de George Novack, *ibid.*, 23 janvier 1943 et Farrell : "*In Remembrance of Carlo Tresca*", *ibid.*, 1er mai 1943, *An American Dream Girl* (1950) de Farrell est dédiée à "*Margaret DeSilver et à la mémoire de Carlo Tresca*".
20. *Who Are the 18 Prisoners in the Minneapolis Labor Case ?* New York : Civil Rights Defense Committee, 1944, pp.3-4.
21. *Southern Review*, 6, Hiver 1941, 417-38; *Partisan Review*, 9 janvier-février 1943, 38-47; *College English*, 3, avril 1942, 611-23; *New Republic*, 111, 4 décembre 1944, 764, 766-69. Tous ces articles, exceptés celui de *Partisan Review* ont été repris dans l'ouvrage de Farrell : *The League of Frightened Philistines*, New York : Vanguard, 1945.
22. *The League...*, p.3.
23. Paul Siegel, *Léon Trotsky on Literature and Art*, New York : Ment, 1971, p.111.
24. Lettre de George Novack à Alan Wald, 29 avril 1973.
25. "*James T. Farrell and the SWP*", *Politics*, 1, décembre 1944, p.351-52.
26. *SWP Internai Discussion Bulletin*, Vol. 7, janvier 1945.
27. *Politics*, 2, juillet 1945.
28. *New International*, 11 août 1945, p.144-48.
29. Lettre de George Novack à Alan Wald, 9 septembre 1974.
30. Lettre figurant dans la collection Farrell à l'Université de Pennsylvanie.
31. *Politics*, 3, mars 1946, p.89-92.
32. *Labor Action*, 17 mai 1948, p.3.
33. *Socialisa Call*, 29 octobre 1948, p.2.
34. *An American Dream Girl*, New York : Vanguard, 1950, p.274-302.
35. Le discours fut prononcé en avril 1949 au grand amphithéâtre de la Sorbonne. Il fut imprimé en octobre 1949 par Rand School Press en même temps que le texte d'une adresse de Farrell pour la Voix de l'Amérique.
36. *New Leader*, 33, 24 juin 1950.